

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE REVEIL

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THEATRE—BEAUX-ARTS

VOL. 4

MONTREAL, 30 MAI 1896

No. 87

SOMMAIRE

Le Monde piaillé, *La Direction*—Un grand défenseur, *Pierre Lerouge*—Le mandement collectif, *Pierrot*—Mystère, *Humble*—Une nouvelle polissonnerie, *Canadien*—Ça et là, *Rieur*—Appel, *Tristitia*—Le buste de l'hon. W. Laurier—*Diana Vaughan*, *Chercheur*—*Moscou* et *Lourdes*, *Fidès*—Invocation, *Retro*—La vie drôle: Question de détails, *Alphonse Allais*—Feuilleton: Rome, (*Suite*) *Emile Zola*.

Y A D'S'IMITES !

Chaque numéro du REVEIL paraît être l'objet d'une rapine systématique de la part d'un certain nombre de bonnes âmes trop consciencieuses pour l'acheter, mais qui ne se gênent nullement de le voler, si elles peuvent le faire sans danger pour leur salut corporel.

A tous ceux qui pourront nous donner un certificat de leur curé, nous ferons le service du journal gratuitement.

Nous remercions encore une fois nos abonnés qui nous font parvenir le montant de leur abonnement et les noms de leurs amis, et nous les engageons à persévérer dans cette voie.

La semaine prochaine, nous publierons en premier article une réponse à l'anathème lancé par l'évêque de Trois-Rivières contre ceux qui oseront voter pour les candidats de l'honorable Wilfrid Laurier.

Notre collaborateur *Pierre Lerouge*, qui n'a pas l'habitude de déguiser sa pensée, va nous tracer un portrait fidèle du vieil intransigeant.

Les conditions d'abonnement au REVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Veuillez adresser vos lettres au
Directeur du REVEIL,

Boite 2184,
Montréal

LE MONDE PIAILLE

Il paraît que notre article, *La Montée du Zouave*, n'a pas eu le don de plaire au zou-zou du *Monde*.

Comme tous les journalistes à "bons principes," tous les représentants de la "bonne presse," l'ancien rédacteur de *l'Etendard* est fort chatouilleux.

Lorsque le *REVEIL* s'attaque simplement aux principes, ces messieurs font une moue dédaigneuse et disent : "Ça ne vaut pas la peine d'une réponse."

De cette façon, le triomphe e-t facile.

Mais que nous osions parler de leur toute petite personne, il n'y a pas de dignité qui tienne, il leur faut répondre. Nous connaissons le moyen de les faire glapir, nous leur avons dit cent fois que nous leur ferions gâcher du papier et de l'encre à notre volonté, et ils nous donnent chaque fois raison.

Pauvres naifs !

Cette fois, le *Monde* croit devoir nous faire l'honneur de nous placer dans l'entourage de l'hon. W. Laurier et, par pure malice, le rendre solidaire de nos actes ou de nos paroles.

Il faut que le *Monde* en rabatte. Nous avons des amis dans les deux camps. Parmi les conservateurs comme parmi les libéraux, nous comptons de fermes appuis, de courageux défenseurs. Nous en avons même un certain nombre dans les rangs du clergé, qui, plus d'une fois, nous ont fourni des collaborateurs, et non des moins distingués.

Il n'y a que les castors qui nous inspirent de la répugnance. Parmi eux, nous ne comptons pas un seul ami, Dieu merci ! et nous nous tiendrions pour offensé que l'on pût supposer un seul instant qu'une

alliance, même momentanée, est possible avec cette curieuse variété de rongeurs.

Mais que nous ayons des amis et des alliés dans les deux grands camps politiques, cela ne signifie pas que nous recevons un mot d'ordre ou que nous prétendons diriger un mouvement quelconque au profit d'un parti.

Nous sommes complètement indépendants ; nous ne voulons recevoir d'inspiration de personne, parce que nous ne voulons entraîner personne dans notre disgrâce. Et ni M. Laurier, ni M. Tupper n'auraient le pouvoir de nous baillonner ou de nous souffler.

Sous forme de circulaire fantaisiste, nous avons paraphrasé la circulaire épiscopale qui nous a ruinés, et cette parodie a, nous le croyons fermement, sensiblement entamé le mandement lancé dimanche dernier, en le ridiculisant un peu.

Nous ne désirions pas autre chose.

LA DIRECTION.

Un Grand Défenseur

Enfin, la race française a trouvé, au Canada, un défenseur, et ce défenseur, c'est M. Taillon.

Lui-même s'est chargé de se donner l'investiture devant les délégués de Chambly-Verchères, et de nous prouver que nous n'avions plus rien à craindre, parce que nous sommes sous sa protection.

Ah ! il ne ménage pas ses sacrifices, le vaillant homme à la grande barbe ; c'est pour nous sauver, et rien que pour nous sauver, qu'il a abandonné la direction des affaires de Québec qu'il conduisait si mal.

Son instinct de chien terreneuve a surmonté toutes ses hésitations, et il s'est jeté dans l'océan des luttes pour happer quel-

ques lambeaux de notre religion qu'il craint bien de voir aller aux régions chaudes.

Mais il ne veut pas être seul à faire du sauvetage. M. Taillon est un homme prudent, et il aime bien à se hasarder en groupe, faisant la musique et laissant aux autres le travail.

C'est aux canadiens-français de la Province de Québec, dit-il, de m'aider à sauver les manitobains; ils sont sous notre protection, nous avons charge de les protéger et de leur faire rendre justice, parce que nous sommes, nous, Province de Québec, représentée par moi, Olivier, le groupe français le plus considérable de la Confédération.

Nous n'avons pas besoin de relever tout ce qu'il y a d'incohérent dans cette prétention, qui est la négation même du principe de la Confédération, du chacun pour soi, et qui revient à l'affirmation de l'Union Législative; mais nous tenons à signaler le fait que M. Taillon prêche ici purement et simplement la coalition des catholiques du Canada, ayant pour corollaire la coalition protestante, et pour résultante forcée l'écrasement français.

En voilà un représentant, n'est-ce pas? Ah! ce n'est pas à antiphoner qu'on apprend ces choses-là!

Mais il y a bien mieux: le Manitoba doit trouver bien étrange cette protection subite de la Province de Québec, et nos compatriotes du Nord-Ouest doivent faire de cruelles réflexions.

En 1870, lorsque le Manitoba combattait pour obtenir la plénitude de ses droits violés par une cession qu'il n'avait pas consentie, a-t-on vu M. Taillon se lever pour dire à la Province de Québec que son devoir était de soutenir les manitobains?

Pas du tout; tout ce monde-là s'est tenu

coi et a aidé Sir John Macdonald à se jouer de tous les manitobains, même de l'archevêque Taché.

En 1885, lorsque les hommes de notre race du Nord-Ouest et du Manitoba se sont élevés contre les exactions des représentants du gouvernement fédéral, exactions reconnues par tout le clergé du Nord-Ouest, M. Taillon a-t-il pensé qu'il était de notre devoir de secourir les opprimés, et que la Province de Québec se devait de protéger ses frères? Pas du tout: on a envoyé des bataillons canadiens-français pour tirer sur ceux qui demandaient justice, et M. Taillon lui-même, en pleine Assemblée Législative, a refusé de compatir au malheur des métis dépouillés de leurs terres et de leur asile.

Voilà comment on a traité les manitobains lorsqu'ils ont fait appel à notre appui pour sauver leur liberté et leur patrimoine.

Et ils doivent bien rire aujourd'hui de voir M. Taillon se proclamer leur sauveur et appeler la Province de Québec aux armes pour secourir le Manitoba qui ne se plaint de rien.

Ah! les manitobains savent quelle comédie se cache sous le jeu de ces grands enfonceurs de portes ouvertes qui crient si fort aujourd'hui: Aux armes!

Ils savent parfaitement que M. Taillon se fiche de ses frères du Manitoba comme d'une guigne, et qu'il ne leur sacrifierait même pas un *ut* grave. Nous en avons donné la preuve. Les manitobains savent que le seul but des castors est de mettre de nouveau entre les mains des curés le contrôle de l'argent destiné à l'éducation des catholiques.

C'est pour le magot, et pas pour autre chose, que l'évêque Langevin s'égosille et que M. Larivière joue l'enfant de cœur.

La loi scolaire du Manitoba, qui est en vigueur depuis cinq ans, n'a soulevé jusqu'à présent, de la part des intéressés, c'est-à-dire de la part des parents, aucune plainte; seul, le clergé, privé de la distribution et du maniement d'un fonds considérable, jette les hauts cris et enrégimente derrière lui toutes ses forces.

Que les évêques entrent corps et âme dans le mouvement, cela se conçoit; c'est leur bien qu'ils défendent, et si on touche à la bourse de l'un, on atteint la bourse de tous.

Mais, que les laïques, sottement, tirent les marrons du feu pour ces messieurs, ou platement servent les besoins de l'épiscopat pour tâcher d'en recueillir en échange des avantages politiques, c'est là qu'est la honte.

Deux fois le peuple du Manitoba a demandé notre secours, pour sauvegarder son sol et son existence nationale.

Nous sommes restés sourds à son appel.

Nous avons bien mauvaise grâce aujourd'hui de prétendre le sauver quand il ne nous demande rien.

La harangue de M. Taillon est un nonsens et une suprême platitude.

De grâce, pourquoi ne pas trouver à cet encombrant personnage une place décorative où il ne gêne personne et ne fasse pas de bruit?

Tout le monde adore lui entendre pousser la romance dans les salons de l'Hôtel St Léon, ou lui voir pincer le flageolet dans les solitudes de l'Hôtel Windsor, pourquoi ne pas lui donner un emploi musical?

M. Taillon a fait ses preuves comme financier et comme emprunteur: qu'on le nomme directeur du Théâtre-français!

Un ami me disait, l'autre jour, qu'on avait tort de blaguer M. Taillon en matière

de finance; qu'il avait fait de son mieux.

— Voyons, lui dis-je, avouez que ses taxes sont idiotes, insupportables.

— Oui, mais c'est si difficile à répartir, des taxes; c'est si impopulaire... si embarrassant.

— Eh bien! repris-je, j'admets tout cela; avouez donc que Taillon est *bête comme... impôt!*

PIERRE LEROUGE.

LE MANDEMENT COLLECTIF

Nous nous dispenserons, et nos lecteurs nous en sauront gré, de publier la lettre pastorale qui a été lue dimanche dans toutes les églises de la Province. Ce morceau de littérature épiscopale a des qualités somnifères trop prononcées pour que nous exposions nos abonnés à d'inévitables cauchemars.

Cependant, nous ne pousserons pas le dédain jusqu'à passer sous silence cet inoffensif mandement, et nous allons prendre la liberté d'en signaler les passages les plus remarquables.

D'abord, et pour ne pas manquer aux bonnes traditions, Nos Seigneurs ne manquent pas d'afficher le mépris qu'ils professent pour les lois laïques :

"Nous n'avions certes pas besoin, N. T. C. F., des décisions des tribunaux civils pour connaître toute l'iniquité de ces lois manitobaines, attentatoires à la liberté et à la justice, mais il a plu à la Divine Providence, en sa sagesse et en sa bonté, de ménager aux catholiques l'appui légal d'une autorité souveraine et irrécusable, en faisant reconnaître, par le plus haut tribunal de l'Empire, la légitimité de leurs griefs et la légalité d'une mesure fédérale réparatrice."

Voyez-vous ça! Si l'autorité du Conseil Privé n'avait pas reconnu la légitimité des griefs des quelques manitobains que les curés ont entraînés à leur suite, l'épiscopat se moquerait de sa décision. Il n'en a pas besoin. Mais comme cette décision est conforme à ses vues, le Conseil Privé est une autorité "souveraine" "irrécusable".

Après avoir donné quelques sages avis aux

électeurs au sujet du triomphe des éternels principes, le mandement ajoute :

“ C'est dire encore que votre vote doit être sage, éclairé, honnête et digne d'hommes intelligents et de chrétiens. Evitez donc, N. T. C. F., les excès si déplorables contre lesquels, bien souvent déjà, nous avons dû vous mettre en garde, le parjure, l'intempérance, le mensonge, la calomnie, la violence, cet esprit de parti qui fausse le jugement et produit dans l'intelligence une sorte de mensonge volontaire et obstiné. N'échangez pas votre vote pour quelques pièces d'une vile monnaie ; ce vote est un devoir et le devoir ne se vend pas. Accordez votre suffrage non au premier venu, mais à celui qu'en conscience et sous le regard de Dieu vous jugerez le plus apte par les qualités de son esprit, la fermeté de son caractère, l'excellence de ses principes et de sa conduite, à remplir le noble devoir de législateur.”

Ces conseils sont pleins de sagesse, d'opportunité et même de grandeur. Si l'épiscopat n'en donnait jamais d'autres, il s'éviterait tous les rabrouages auxquels sa témérité l'expose si souvent.

Voici maintenant un petit passage qui fait sourire. On sent avec quelle prudence la rédaction du mandement a été faite :

“ Et pour que ce jugement soit plus éclairé et plus sûr, ne craignez pas de sortir du cadre restreint où les dires d'un journal et les opinions d'un ami enchainent votre esprit ; consultez, quand il le faudra, avant de voter, les personnes que leur instruction, leur rang, leurs rapports sociaux, mettent en état de mieux connaître les questions qui s'agitent, et de mieux apprécier la valeur relative des candidats qui briguent vos suffrages.”

Il va de soi que ces personnages supérieurs sont les curés. Mais, enfin, on ne le dit pas, et cette discrétion est fort remarquable.

Le pape, naturellement, avait son mot à dire. Nos Seigneurs n'ont pas manqué d'invoquer son encyclique *Immortale Dei*, qui prouve, entre une masse de choses, que l'on doit voter pour Tupper.

“ C'est pourquoi, N.T.C.F., poursuit le mandement, tous les catholiques ne devront accorder leur suffrage qu'aux candidats qui s'engageront formellement et solennellement à voter au parle-

ment, en faveur d'une législation rendant à la minorité catholique du Manitoba les droits scolaires qui lui sont reconnus par l'honorable Conseil Privé d'Angleterre. Ce grave devoir s'impose à tout bon catholique, et vous ne seriez justifiables, ni devant vos guides spirituels, ni devant Dieu lui-même, de forfaire à cette obligation.

Ainsi, ouvrons l'œil. Dieu, qui ne terrasse pas les mécréants qui ont aboli les écoles séparées, sévira contre ceux qui voteront contre les anglais protestants. C'est difficile à comprendre, mais, n'importe, c'est dans le mandement qui ajoute ;

“ Ce que nous voulons, c'est le triomphe du droit et de la justice ; c'est le rétablissement des droits et *privileges* de la minorité catholique romaine en matière d'éducation, à nos frères du Manitoba ; de manière à mettre les catholiques de cette province à l'abri de toute attaque et de toute législation injuste ou arbitraire.”

Nous avons pris la liberté de souligner un mot dans ce passage. Réclamer des droits, c'est bien ; mais des *privileges*, c'est mieux, pour nos bons évêques. Surtout, quand les *privileges* sont à leur usage.

On voit que rien n'est changé au fonds. La forme seule a varié. Elle n'est plus insolente ni comminatoire. C'est toujours ça de gagné. Et, si l'on veut jouir pleinement des beautés secrètes de ce mandement, nous pensons qu'il serait bon de le faire mettre en musique. Chanté en fauxbourdon, ce serait magnifique, et M. Taillon, avec le bel organe qu'il lui connaît, pourrait en régaler les électeurs de Chambly-Verchères.

PIERROT.

MYSTERE

Lord Mount-Stephens et Sir Donald A. Smith ont donné à eux deux, de leur poche, un million de dollars pour un hôpital.

Cet hôpital s'appelle l'Hôpital Victoria.

Le curé Auclair a fait payer à tout le monde la construction d'un hospice.

Cet hospice s'appelle l'Hospice Auclair.

Où est l'humilité chrétienne ?

HUMBLE.

UNE NOUVELLE POLISSONNERIE

Sous ce titre, le brillant organe des castors, le *Monde*, publie les lignes suivantes :

“ *L'Electeur* a publié samedi le mandement de Nos Seigneurs les évêques sur la question des écoles. Le journal de la clique a commis une polissonnerie des plus graves.

“ Un mandement est un document qui s'adresse d'abord au clergé, et c'est du haut de la chaire et de la bouche de ses pasteurs que le peuple doit en prendre connaissance. Ce n'est qu'après que le mandement a été rendu public par la bouche du clergé que la presse a le droit de répandre les enseignements qu'il contient.

“ Si l'on fait presque un crime à un journaliste de publier un document destiné à la chambre avant que celle-ci en ait pris connaissance, à plus forte raison quelle grave inconvenance est-ce d'enlever de la bouche de nos prêtres les paroles qui doivent nécessairement passer par leurs lèvres pour arriver aux fidèles.

“ *L'Electeur* a voulu sans doute atténuer la portée du document épiscopal en le publiant avant sa lecture du haut de la chaire.

“ Ce truc ne prendra pas. Notre population respectueuse ressentira cette inconvenance envers nos évêques et elle ne manquera point de remarquer dans cette misérable tactique un signe évident de la faiblesse d'un parti aux abois qui a recours aux moyens les plus inconvenants pour se tenir à flot

“ Vous allez bien, messieurs les polissons, mais le 23 juin vous récolterez abondamment ce que vous semez.”

L'Electeur a, paraît-il, publié le mandement des évêques avant qu'il n'ait été lu en chaire. C'est, ma foi, assez piquant, et nous ne nous opposons pas le moins du monde à ce que ce journal des sacristies appelle cela une polissonnerie.

Nous serions plus sévères, au RÉVEIL, si nous étions appelés à nous prononcer sur le sujet. Nous appellerions cela une canaillerie et une trahison.

Seulement, au lieu de jeter des cailloux pointus sur ce pauvre *Electeur*, nous réserverions nos épithètes pour le fonctionnaire ecclésiastique qui a communiqué, sinon vendu, le document à un journal.

Il est bien certain que le texte du mandement a été remis à l'*Electeur*. Quelque dévot que soit notre confrère, quelle qu'onctueuse que soit sa plume, jamais il ne saurait inventer un pareil document et se rencontrer, mot pour mot, avec les esprits éclairés qui ont fabriqué le morceau.

On le lui a donc donné avant la lettre. Et si on lui a donné copie du mandement, ce n'était certainement pas pour se moucher avec. Il l'a publié, il a bien fait.

Où est le mal ?

En quoi cette publication prématurée peut-elle atténuer la portée du document épiscopal ? Pour les fidèles aveugles, cela ne fait rien, cela est évident ; mais pour les autres, ah ! pour les autres, ma foi, nous ne partageons pas l'indignation du *Monde*, mais nous la comprenons.

Les fidèles éclairés, plus nombreux qu'on ne le croit, ne manqueront pas de faire la réflexion suivante :

Nous, simples et ridicules laïques, nous sommes tenus en tutelle par les évêques qui s'arrogent tous les droits sur nous. Cependant, lorsque leurs exigences deviennent insupportables, nul ne peut nous forcer de nous courber sous leur autorité, et pas une crosse ne peut nous interdire d'agir ou de parler selon notre conscience. Il n'en est pas de même du clergé. Celui-ci est sous la férule de l'épiscopat, et malheur au prêtre qui trouverait mauvais ce que dit ou fait un évêque, fût-ce un mensonge, fût-ce une violence !

Le prêtre marche comme le troupeau : en tas, et sans savoir où il se rend. Si, par malheur, il s'écarte de ses compagnons, un coup de crosse bien appliqué le fait rentrer dans le rang.

Cette admirable discipline donne au vulgaire l'illusion d'une communauté d'idées et d'une harmonie parfaites. Du moment que les apparences sont sauvegardées, que la consigne est exécutée, qu'aucune révolte, aucun écart, ne se produit dans le troupeau, l'épiscopat est satisfait, et se soucie bien peu de ce que pensent ses subordonnés.

Mais, quand un de ces malheureux peut se soustraire aux violences de ses maîtres arrogants, il ne manque pas de le faire. Cela s'est vu assez

souvent, et cela vient de se voir encore samedi, à l'aide du mandement qu'a publié l'*Electeur*.

En effet, puisque le mandement, pièce secrète, a été communiqué à un journal dont les efforts sont combattus par les auteurs de cette pièce, et que celui qui l'a communiqué ne peut être qu'un membre du clergé, il s'en suit que l'accord parfait ne régné pas dans ce clergé qu'on nous dit si uni.

Il y a au moins un prêtre, gradé ou non, qui désapprouve le mandement, et qui a manifesté sa désapprobation comme il a pu, en donnant copie du document à un journal que ce morceau d'éloquence tortueuse intéressait grandement.

Oni certes, le *Monde* a raison ; la portée du document épiscopal sera passablement atténuée par cette publication anticipée, car elle prouve qu'il y a dans le clergé des libéraux las du régime actuel, et qui servent le parti libéral dans la limite de leurs moyens.

Taut pis pour Nos Seigneurs, si leurs rigueurs et leur intransigeance obligent ces prêtres à dissimuler leurs actes et leurs paroles.

L'hypocrisie est cauteleuse, et les évêques n'ont pas raison d'en réclamer le monopole.

Oui, cher *Mondé*, une "polissonnerie" a été commise ; ce n'est pas par l'*Electeur*, c'est par un de ces bons messieurs prêtres, ne vous en déplaîse.

CANADIEN.

ÇA ET LA

Nos bons journalistes nous font toujours rire, même quand ils sont lugubres.

La *Presse* du 19 mai contient ceci parmi ses nouvelles de Cohoes :

M. Philius Hamel, entrepreneur de pompes funèbres, vient de faire l'acquisition d'une jolie voiture pour ses ouvrages professionnels. M. Hamel est le seul canadien dans cette ligne, et il nous fait plaisir de dire que les canadiens lui donneront tout l'encouragement voulu.

Ses ouvrages professionnels! quelle suave expression!

Un médecin et un romancier oansaient dans la

bibliothèque de ce dernier ; le médecin dit d'un air goguenard :

— Vos œuvres, vous les faites relier en veau ?

— Oui, répond le littérateur pincé, et vous, vous reliez les vôtres en pierre ?

Les ouvrages professionnels de M. Hamel doivent avoir des reliures de ce genre.

A noter aussi, *le plaisir* que les canadiens éprouveront à *encourager* ce joyeux croque-mort.

* * *

On se rappelle *Grelot*, le fameux type des *Originaux et Détraqués*, de Fréchette, qui rossait les gamins de Lévis.

Il paraît que la race n'en est pas perdue dans le bon vieux Québec, où rien ne se crée.

Voici un fait-divers qui dévoile un cas curieux d'hydrophobie bourgeoise et de polissonnerie juvénile.

C'est très classique.

Une scène qui aurait pu avoir des conséquences graves s'est produite dans la rue Scott, à Québec. Plusieurs enfants s'amusaient à jouer à la balle, lorsque survint un nommé Arthur Delisle, bien connu à Québec, et qui, ennuyé des cris des gamins, leur intima l'ordre d'avoir à déguerpir au plus tôt, sinon...

Il appela la police et les gamins se sauvèrent. L'un d'eux, un jeune Deguise, alla se mettre dans une porte, à quelque distance de l'endroit, et quand Delisle passa, il se mit à rire. Delisle, irrité, fouça sur l'enfant et lui administra une volée de coups de canne sur la tête. Quand il s'arrêta, l'enfant baignait dans son sang et avait un œil gravement endommagé. On craint que le blessé ne perde l'œil.

Un autre *Grelot*, quoi !

* * *

Pas de commentaires !

La *Patrie* publie la lettre suivante :

BESANCON, le 30 mars, 1896.

Monsieur H. Beaugrand,
à Montréal, Canada.

Monsieur,

La ville de Besançon ouvre une souscription pour élever un monument à Victor Hugo, son glorieux enfant.

Afin de rendre un hommage plus solennel au grand poète, elle forme un comité de patronage

où elle offre une place aux principales illustrations et notabilités des deux mondes.

Dans cette œuvre à la fois française et universelle, voulez-vous, Monsieur, représenter pour votre part la France d'Amérique ?

(Signé) ED. DROZ.

Puis la *Patrie* dit.

La *Patrie* commence donc aujourd'hui une souscription parmi ceux qui ont l'honneur de compter parmi les admirateurs du grand poète, et puisque c'est à moi qu'on a bien voulu penser pour inaugurer le mouvement, je m'inscris,

H. BEAUGRAND.....\$20.00

Ça vaut bien ça.

* * *

Le *Monde*, passé au service du gouvernement après une famélique période libérale, publie des articles du genre que voici :

TRANSITION

Du régime sec au régime vert

RIEUR.

APPEL

Les Canadiens français de Danielsonville tentent un dernier effort pour obtenir un prêtre canadien-français. Ils vont en appeler à Rome et cherchent au moyen d'un bazar à réunir les fonds nécessaires pour envoyer un délégué.

Voici le préambule de leur appel.

CANADIENS, vous avez suivi avec intérêt la noble lutte que nous faisons depuis un an et demi pour obtenir justice. Vous avez vu qu'après nous avoir fait des promesses pour nous engager à retourner à l'Eglise, on nous a ensuite honteusement trompés; vous avez vu plus tard qu'après nous être adressés à Son Eminence le cardinal Satolli, nous n'en avions obtenu aucune réponse satisfaisante et qu'il n'y a jamais eu d'enquête sérieuse de faite pour approfondir et pouvoir juger avec impartialité, cette malheureuse question de Danielson. Maintenant, après avoir épuisé tous les moyens en notre pouvoir,

il ne nous reste qu'à faire un appel à la Sacrée-Congrégation de la Propagande.

Nous souhaitons, mais sans espoir, bonne chance à nos compatriotes. S'ils se bercent de quelque espérance encore qu'ils lisent la *Rome* de Zola que nous publions en feuilleton et ils verront le sort de ceux qui viennent au pied du trône de Pierre lutter contre les exactions épiscopales. L'écrasement sans phrase, voilà encore la devise de la Sacrée Propagande et les oubliettes du Château St Ange sont la seule porte ouverte aux délégués.

TRISTITIA.

LE BUSTE DE M. LAURIER

MM. Gratton & Maillet viennent de mettre en vente un buste de M. Laurier. C'est une œuvre artistique, pleine de vie, et qui rend très bien l'expressive physionomie du chef libéral.

Et ce buste ne se vend que cinquante sous et tout bon libéral devrait l'acheter.

Nous sommes heureux de constater que la popularité de notre chef va toujours grandissante. Lundi, au parc Logan, on a vendu à peu près cent boutons Laurier contre un Tupper et encore on donnait ce dernier.

Parmi les témoignages les plus flatteurs qu'on donne au chef, signalons le portrait superbe que MM. Quéry Frères exhibent dans leur vitrine.

C'est encore un indice de la victoire prochaine des libéraux.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur notre annonce de librairie, page 173.

C'EST COUTEUX

Les essais sont coûteux en tout temps; l'orequ'il s'agit de la santé, ils sont dangereux. Un rhume traité dès son début avec quelques doses de *Baume Rhumal*, ne résiste pas à l'action rapide et énergique de ce spécifique justement recommandé par les autorités médicales. Vous essaieriez cinquante autres remèdes sans résultat. Prenez le bon, du premier coup. 25c. dans toutes Pharmacies et Epiceries.

DIANA VAUGHAN

Monsieur Tardivel l'appelle maintenant mademoiselle Diana Vaughan, depuis qu'elle écrit des révélations anti-maçonniques ; autrefois il l'appelait : *la Vaughan*.

Tout comme nous l'avons vu faire pour Léo Taxil.

Cela ne nous fâche pas, cela nous amuse, simplement. Nous sommes tellement convaincus que cette petite rosse de Diana, comme la décrit le Dr Bataille, va jouer avant peu à ses nouveaux protecteurs un tour de sa façon, que nous n'allons pas gaspiller de l'indignation en pure perte.

Léo Taxil nous a montré ce que valent ces conversions, et les pères de St Sulpice ne sont pas prêts à accueillir un nouvel oiseau de ce genre et à lui ouvrir un crédit chez leur imprimeur pour éditer ses révélations.

La rechûte de ces coquins-là venge les honnêtes gens qu'on abreuve d'insultes parce qu'ils ne veulent pas se prêter à des simagrées d'anéantissement servile.

Enfin, mademoiselle Vaughan s'est fait ouvrir les colonnes de la *Vérité*, qui nous entretient de cette intéressante personne dans un de ses derniers numéros.

Mais la *Vérité* ne donne que des renseignements tronqués sur sa favorite, nous allons les compléter ; car ils sont du plus haut comique.

La *Vérité* expose comme suit les débuts de la Vaughan ;

Jeune fille de vingt ans, Diana est présentée au Triangle de Saint-Jacques de Paris. Elle refuse de se soumettre aux conditions qu'on exige. La profanation de l'hostie lui paraît ridicule dès lors que, pour elle, cette hostie n'est qu'un vulgaire morceau de pain. On insiste ; elle s'opiniâtre. Le Triangle de Saint Jacques refuse de l'admettre ; et, pendant cinq ans, elle est obligée de vivre à l'écart, loin des Palladistes parisiens, admise seulement dans le Triangle des Onze-sept, que son père avait fondé à Louisville. Cette lutte ne pouvait pas durer. Satan lui-même intervint ; et, par l'entremise de son *vicair*e, Albert Pike, il fit signifier, en date du 8 avril 1889, que nul n'aurait à inquiéter désormais celle qu'il appelait "son élue de prédilection". Il avait fait savoir qu'il "la consacrait sa grande-prêtresse" ; qu'il

"l'inspirait" ; et qu'elle "devait être l'organe de sa meilleure pensée". Le conflit cessa.

Mais la *Vérité* ne nous conte pas le plus drôle : l'intervention de Satan.

C'est là qu'est l'amusant ; voilà ce qui mérite d'être lu. Nous allons en donner le récit d'après *Le Diable au XIXe Siècle*, du Dr Bataille.

C'est un vrai chapitre de roman, que nous devons réduire, en lui conservant toutefois sa saveur et son authenticité.

C'est par la voix d'un de ses serviteurs, Bengabo, que Satan, personnifié par Asmodée, fit comprendre aux Palladistes qu'il voulait que Diana fût élue *Maitresse-Templière* (p. 718).

Deux mots de Bengabo :

En février, 1884, les Templiers de Louisville, Ky., Triangle des Onze-sept, étaient en séance et priaient Asmodée.

Asmodée apparut dans l'air, tenant un sabre d'une main et de l'autre un objet étrange ; "on eût dit l'appendice caudal d'un fauve de forte taille" (p. 711).

Asmodée, très en verve, raconta qu'il venait d'y avoir une bataille meurtrière entre les légions de Lucifer et celles d'Adonaï (Dieu). L'esprit supérieur, Nyerock, avait perdu sa casserole ; par contre, Asmodée, en cherchant à atteindre Saint-Marc, avait tranché la queue du lion qui lui sert de monture, et c'est pourquoi il apportait ce trophée au Triangle de Louisville !

"De ce jour, dit Asmodée concluant, ce temple me sera spécialement consacré. . . . Conservez précieusement cette queue du lion adonaïte. Afin qu'elle ne puisse jamais aller rejoindre le corps dont je l'ai séparée, j'ai placé en elle Bengabo, un de mes légionnaires. Il demeurera ainsi dans l'immobilité jusqu'au jour où j'aurai à intervenir pour marquer une faveur toute spéciale à une vestale que je vous destine" (*id.*).

On voit poindre d'ici la Diana. Asmodée dépose sa queue, puis s'en va.

Frères et sœurs s'approchèrent, tâtant d'abord avec méfiance le singulier cadeau de l'esprit du feu, puis, s'enhardirent : "C'était, en réalité, une énorme queue de lion ; mais elle n'avait pas la rigidité cadavérique ; quoiqu'inerte, elle était flexible. Son poids n'était nullement en rapport

avec son volume ; elle pesait plus de deux cents livres, et il fallut se mettre à trois personnes pour la transporter au sacrarium du temple " (*id.* 712).

La queue fut mise dans un écrin dont elle ne sortit qu'en l'honneur de Diana.

Suivons pour cela le Dr. Bataille, cher aux calotins.

Diana s'est vue refusée à Paris, au Triangle *Saint-Facques*, et part pour Louisville, Ky., où elle rencontre Pike, qui avait promis à son père mourant qu'elle n'aurait pas à subir l'épreuve de l'hostie. On convoque le Triangle des *Onze-Sept*, où Diana se débat comme un petit diable, au milieu d'une chicane atroce.

Tout à coup, le miracle se produit : on entend un bruit effroyable dans l'écrin où était la queue d'Asmodée.

" On ouvrit l'écrin ; la queue du lion de Saint Marc s'élança hors de la boîte et, légère comme un fouet, cingla vigoureusement tous ceux qui avaient parlé contre Diana " (*id.* p. 718).

Aussitôt, tout le monde vota pour Diana : puis " le grand-maître réclama quelques explications à la queue du lion protectrice. On la plaça sur une table, et on interrogea l'objet diabolique " (*id.*, *ibid.*)

Après quelques simagrées :

" L'appendice léonin se projeta de lui-même à travers l'espace et vint s'enrouler mollement autour du cou de Diana ; le flot caudal se transforma en une petite tête de diable, et cette tête, ouvrant la bouche, dit :

— " Moi, Asmodée, commandant à quatorze légions d'esprits du feu, je déclare que je protège et protégerai toujours ma bien aimée Diana envers et contre tous " (*id.*, *ibid.*)

Puis, se tournant vers la Vaughan :

— " Diana, je t'obéirai en toute chose, mais à une condition, c'est que tu ne te marieras jamais. Du reste, si tu ne te conformais pas à mon désir sur ce point, qui est la seule loi que je t'impose, j'étranglerais celui qui deviendrait ton époux. "

" Après quoi le flot reparut à la place du la petite tête de diable ; la queue de lion, bondissant de nouveau et sillonnant l'air, réintégra son écrin pour y redevenir inerte " (*id.* p. 719).

Voilà les cocasseries dignes du cirque que

dévôts nous racontent sur cette fameuse Vaughan, qu'ils ont soin de décrire comme la créature la plus vicieuse de la terre.

Eh bien, elle s'est convertie ; voici comment, dit l'*Univers* :

On connaît la rupture. Ça été un acte de noble générosité et de fierté chevaleresque qui l'a amenée. Diana avait été sollicitée, par pure courtoisie, de ne plus offenser la Mère du Christ. Elle y omit et voulut même en faire le serment devant une statuette de Jeanne Darc qu'elle vénérât et gardait toujours chez elle. Au même instant elle se sent violemment rejetée en arrière, et elle se trouve en présence des quatre démons, ses protecteurs accoutumés. Ils étaient encore sous leurs dehors d'anges de lumière ; mais leur regard était, cette fois, plein de courroux. Diana s'étonne : elle ne comprend rien à un tel changement. Les démons alors s'apprêtent à fondre sur elle, et Dieu sait quels mauvais traitements ils allaient lui faire subir, quand Diana, prise de peur, s'exclame subitement : " Jeanne ! Jeanne ! défends-moi. "

Jeanne Darc entendit. Du haut du ciel, elle frappa ces démons qui, dépouillés de leurs dehors trompeurs et se montrant tels qu'ils étaient. " avec cornes et queue, en vrais diables enfin, " s'enfuirent épouvantés, laissant Diana dans la stupéfaction.

On voit que les queues jouent un grand rôle encore dans cet incident.

Maintenant, on avouera qu'il est dur d'avoir à choisir entre le récit de la conversion au diable par le Dr Bataille, et celui de la conversion à Jeanne Darc par M. Tardivel.

Pour nous le récit de M. Bataille est de beaucoup le plus drôle.

Enfin, depuis que les diables sont sortis de Diana, la catholicité repose en paix, et la petite sœur-maçonne se livre à ses petites affaires, comme on en peut juger par le tableau de travail suivant :

Dès ce moment tout fut fini. Diana comprit qu'elle avait été odieusement trompée et, disant un éternel adieu à son ancienne vie, elle ne songea plus qu'à trouver la lumière que ses yeux n'avaient jamais connue. C'était le 6 juin de l'année dernière. Quelques jours après, Diana recevait le baptême : et le 21 août, après une admirable intervention du ciel, elle se reposait

dans la tranquille possession d'une foi pleine et lumineuse. Le 24, elle faisait sa première communion. Bientôt après, elle était confirmée. Et maintenant elle publie, sous mode de fascicules mensuels, ce qu'elle a appelé "les Mémoires d'une ex-palladiste."

C'est bien la marche usuelle de tous les *tourne-capot*. Aussitôt tournés, ils *mangent le morceau*.

La suite, nous la connaissons :

Le livre est vendu de compte à demi entre les curés et la convertie.

Les curés veulent prendre tout l'argent.

On se dispute, on se sépare.

On plaide.

La convertie, sans argent, recommence à tirer Asmodée par la queue et retourne aux élucubrations anti-cléricales, qui la paient encore mieux que les révélations maçonniques, usées jusqu'à la corde.

Et les entrepreneurs de conversion n'en sont pas plus sages pour cela.

CHERCHEUR.

MOSCOU ET LOURDES

La fameuse esclandre de Mademoiselle Couesnon, téléphoniste spéciale de l'archange Gabriel, à qui les autorités religieuses ont sans façon coupé la communication angélique en même temps que les autorités civiles l'expulsaient de la rue du P radis qu'elle commençait à diaboliser ; l'apparition de Tilly-sur-Eure (Calvados) ou des masses accourues de tous les coins de la Normandie croient apercevoir sous diverses formes, en plein champ, la Vierge et l'enfant Jésus, toutes ces nouveautés surnaturelles ont remis en question les phénomènes religioso-physiologiques ou même psychologiques dont se nourrit la masse avec beaucoup plus d'ardeur que de l'étude et de la compréhension des dogmes et des Ecritures.

L'inspiration céleste de Mademoiselle Couesnon n'a pas tenu longtemps devant l'étude des médecins qui l'ont, de suite, classée comme *simulatrice*.

Quant aux visionnaires de Tilly, on n'a pas

été jusque là mais la naïveté des indications données n'est pas de nature à fortifier la foi et la confiance de ceux qui ne voient pas.

Car tout le monde ne voit pas et, fait étrange, les voyants ne voient pas tous la même chose ; un seul point semble commun à toutes les visions de la Vierge, elle tient dans ses bras l'enfant Jésus.

Mais le costume diffère.

Quant à nous, nous nous demandons humblement pourquoi la Vierge Marie apparaissant aujourd'hui à ceux qui l'aiment et qui la prient, prend la figure d'une image de catéchisme au lieu de se présenter avec son fils, tel qu'il siége maintenant à la droite du père.

Un de mes enfants, me disait ce dernier Noël en face de la crèche.

— Papa, quel âge a-t-il maintenant notre Seigneur ?

— Dix huit cents quatre vingt quinze ans.

— Trouves-tu pas, papa, qu'il est bien vieux pour faire un petit Jésus ?

Il paraît que ces réflexions là ne viennent pas aux âmes simples de Tilly-sur-Eure, mais elles sont certainement venues à l'idée de leur curé qui s'est bien gardé de tomber dans le piège ; ainsi, le *Monde* racontait l'autre jour la visite d'un journaliste parisien au lieu du miracle.

Pour ne pas être taxés de gouaillerie, nous reproduisons le texte même de notre très religieux confrère.

Il s'exprime en ces termes :

Le doyen de Tilly, à qui je pose tout de suite la question intéressante, me répond :

— Oui, monsieur, dès aujourd'hui, mon opinion est faite. J'aurais admis l'hallucination chez deux, trois, vingt personnes ; mais comment admettre que ma paroisse tout entière, pour ainsi dire, soit en proie à ce "delirium" physique ?.. J'ai actuellement reçu plus de 400 dépositions de gens de tous les âges, de toutes les conditions, de toutes les éducations, qui affirment avoir vu la sainte Vierge apparaître sous des formes diverses, au plateau de Tilly...

— Et vous, monsieur le doyen, avez-vous vu l'apparition ?

— Non.... Mais, en général, les prêtres ne voient pas les apparitions.

Nous aurions voulu trouver une réponse plus

cocasse que celle-là que nous ne l'eussions pas trouvée.

Dans un vaudeville parisien, elle ferait fureur.

Voyez-vous ce bon curé, encourageant les visiteurs, faisant la réclame, poussant à la caisse en leur disant, hein, vous voyez ? n'est-ce pas qu'on la voit bien la Vierge ? et l'enfant Jésus ?

Quant à lui, il ne voit rien du tout.

Mais il se console en disant : c'est le métier qui veut ça !

Pendant ce temps, les pèlerinages affluent, les messes se disent, le coffre se gonfle

Pauvre religion, que de bassesses ou commet en ton nom !

D'ailleurs l'attitude des hautes autorités ecclésiastiques est très réservée en présence de cette avalanche de miracles ; seule la presse française cléricale soutient la lutte et tient bon pour le surnaturel qu'elle voit plonger dans le ridicule, pourtant.

L'*Univers* n'en est-il pas arrivé même à spécialiser le miracle et à prétendre qu'il ne peut se produire que dans les sanctuaires catholiques.

Défense à Dieu de faire miracle en autre lieu.

Cette curieuse prétention a été soulevée à propos de l'incident que voici tel que relaté dans un feuilleton de l'*Univers*, qui l'appelle une cure : *soi disant miraculeuse*.

Un professeur de l'université de Moscou, était atteint depuis neuf mois d'un sycosis, sorte de teigne ou dartre développée dans la barbe ; il avait vainement consulté les spécialistes les plus célèbres, rien n'avait pu le débarrasser de cette maladie ; sur les conseils de sa blanchisseuse, il s'est adressé à une vieille femme qui l'a guéri très rapidement à la suite de quelques prières faites dans une église orthodoxe.

L'incident étant posé, voici les remarques spéciales de l'*Univers* :

Cette observation a été communiquée par le professeur Kogewnikoff, le Charcot de Moscou, le médecin le plus célèbre de la Russie par sa connaissance des maladies nerveuses.

On a fait grand bruit autour de ce fait qui

doit mettre à néant, nous dit-on, le caractère surnaturel des guérisons de Lourdes. La presse s'en est emparée et, comme de coutume, a dénaturé les détails essentiels. Quelle aubaine, répètent à l'envi tous les échos, si ce malade, professeur à l'Université, au lieu d'aller en compagnie d'une bonne vieille deux ou trois fois au temple de Saint-Sauveur, s'était rendu à Lourdes et en était revenu guéri !

En effet, les journaux russes prétendent ne rien voir là de surnaturel et pour eux tout est basé sur les prières qui ont été prononcées et qui sont décrites comme suit :

Le malade s'adressa à une bonne femme qui, ayant examiné l'éruption, déclara qu'elle ne pouvait être guérie que par des prières.

" Je prierai le bon Dieu et la maladie disparaîtra. "

Le malade consentit à se soumettre au traitement par la prière et arriva le lendemain au rendez-vous au temple de Saint-Sauveur.

" Que dois-je faire ? " demanda-t-il, une fois dans l'intérieur de l'église.

" Rien, restez ici, moi je prierai. (La prière à voix basse dura trois ou quatre minutes). Maintenant, Monsieur, retournez chez vous, mais revenez ce soir, je ferai de nouveau la prière et la maladie disparaîtra avec l'aide de Dieu. "

Le même jour la tuméfaction de la face commença à diminuer, les boutons se fanaient, la suppuration commença à tarir et, le soir même, le malade se décida pour la première fois à se montrer dans la rue sans pansement.

À l'église les choses se passèrent exactement de la même manière que le matin. La prière dura trois ou quatre minutes ; le malade fut engagé à revenir le lendemain. Il ne manqua pas au rendez-vous. Après la troisième séance à l'église, l'amélioration était des plus nettes : la suppuration était complètement arrêtée, la tuméfaction de la surface avait disparu ; il se montra une desquamation excessivement abondante. Enfin, le troisième jour de ce traitement, le malade se trouvait tellement bien qu'il se fit raser et le coiffeur ne constata rien d'anormal qu'un très grand nombre de pellicules.

Ce récit très simple est fait par le patient lui-même qui avoue humblement n'être pas un croyant et

prétend avoir conservé tout son calme, ne sen-

tant aucune exaltation religieuse particulière, et considérant toute la procédure comme un moyen thérapeutique.

La-dessus, fureur de l'*Univers*, qui prétend que ce n'est pas un miracle, que ça n'est pas un vrai miracle, comme ceux de Lourdes, et qui affirme qu'on a inventé cette guérison pour faire du tort à Lourdes.

Ce serait grotesque si ce n'était pas aussi lamentable.

L'*Univers* va même jusqu'à dire,

" qu'il n'y a peut être qu'une simple coïncidence entre cette amélioration et les prières de la " vieille "

Mais, où allons nous donc ?

Des esprits tranquilles comme les nôtres auraient pensé que nos bons fidèles allaient sauter à pieds joints sur cette guérison pour s'écrier : vous voyez que les miracles existent et ne sont pas, comme le prétendent les esprits forts, une invention du clergé catholique puisqu'ils se produisent par la puissance du même Dieu évoqué sous d'autres auspices.

Pas du tout.

Nos bons cagots nient le miracle russe et prétendent que Lourdes seul peut faire des miracles : les miracles de Lourdes, disent-ils, sont des miracles réels ; le miracle de Moscou n'est qu'un miracle thérapeutique.

Voilà avec quelles singeries défendent leur caisse ceux qui veulent nous faire croire à leurs tours de passe-passe.

Quant à nous, nous ne voyons pas qu'on puisse admettre Lourdes et ne pas admettre Moscou, à moins qu'on n'admette rien du tout sur ce terrain douteux.

FIDES.

C'EST UN DEVOIR

On demande à un remède le soulagement d'abord, la guérison, ensuite. Nombre de remèdes préconisés pour le traitement du rhume, de la toux, de la bronchite, ne font que soulager et ne guérissent jamais. C'est pourquoi nous croyons devoir signaler spécialement à nos lecteurs le BAUME RUMAL un remède actif, énergique, qui "soulage" et "guérit" toutes les affections de gorge et des poumons. En vente partout 25c le flacon.

INVOCATIONS

La *Presse* journal populaire et éducationnel, pour relever le niveau intellectuel de notre population vient de publier la liste des Saints qu'il faut invoquer dans les diverses circonstances de la vie.

Avec cette liste là, on peut se croiser les bras et se contenter de faire des oremus, plus le besoin de médecins, plus besoin de police, plus besoin de pompiers.

Cette liste répond à tout, nous la citons à titre d'échantillon des inepties que la *Presse* soit disant avancée s'évertue à répandre dans notre population.

Les Saints qu'il faut invoquer en cas de maladies, de fléaux d'accidents, etc.

Boîteux, St. Claude ; brûlures, St. Jean Evangeliste ; cancers, St. Gilles et Ste Aldegonde ; chancres, St. Fiacre ; choses oubliées, St. Antoine de Padoue ; dangers, Médaille miraculeuse, médaille de St. Benoit ; écrouelles, St. Marcou ; enfer, St. Patrice, St. Nicolas ; empoisonnements, St. Jean Evangeliste ; épilepsie, St. Jean Baptiste ; épidémies, N. D. de Fourvière, N. D. de la Garde, St. Eloi ; feu sacré, Ste. Geneviève, Saint Antoine, Notre-Dame des Ardents, Saint Martial ; fistule, St Fiacre fièvre, Ste. Geneviève, Ste. Godelive, Ste Clotilde, Ste. Aldegonde, St. Sigismond, St. Josse, St. Julien de Brioude ; folie, St. Mathurin, St. Hubert ; gale, Ste. Reine ; gelée, St. Urbain ; goutte St. Stapin ; gravelle, St. Fiacre, St. Emilien ; grêle, St. Abdon ; hémorragies, médaille de St. Benoit, Ste. Luce ; hérésies, St. Sébastien ; hernies, St. Emilien ; incendies, Ste Agathe, St. Nicolas, St. Laurent, St. Josse ; influences malignes, eau bénite, rameau bénit, fleurs de la Fête-Dieu, Ste. Clotilde, St. Jean-Baptiste ; insultes, St. Georges ; lèpre, St. Lazare, St. Laurent ; maladies des bestiaux, St. Blaise, St. Roch ; maladies des enfants, Ste. Aldegonde, Ste. Clotilde, St. Blaise, St. Valéric, St. Mauraud, St. Claude, St. Gilles ; maladies des chevaux, St. Eloi ; maléfices, médaille de St. Benoit, Ste. Croix, eau bénite ; mal de dents, Ste. Apolline ; Maux de gorge, St. Blaise, Ste. Aldegonde ; maux de tête, Ste. Apolline, St. Denis, Ste Aldegonde ; maux d'yeux, Ste. Luce, Ste. Geneviève, St. Ignace ; mort subite, Ste. Barbe, Ste. Aldegonde, Ste Brigitte, St Christophe, St. Michel ; morsures des serpents, St.

Paul, St. Hubert ; orages, cierges bénits, St. Christophe, St. Abdon ; objets perdus, St. Antoine de Padoue, St. Anne ; paralytiques, Ste. Clotilde ; peste, Sainte Rosalie, Saint Sébastien, Saint Roch, N. D. de la Garde ; pluie, St. Médard, St. Léonard, St. Isidore ; plaies, St. Roch ; possession du démon, St. Mathurin, Ste. Aldégonde, St. Hubert ; rage, St. Hubert ; récoltes, St. Marc, les Rogations, St. Abdon, Ste. Rade-gonde ; sécheresses, Ste. Solange, St. Léonard ; spasmes, St. Jean Baptiste ; stérilité des femmes, St. Gilles, N. D. de Liesse ; teigne, Ste. Reine ; tentations, St. Nom de Jésus ; N. D. de Bonne Délivrance, médaille de St. Benoit, SS. Anges gardiens, St. Michel ; tempête sur la mer, St. Nicolas, Ste. Anne, N. D. de la Garde ; tonnerre, St. Christophe, Ste. Barbe ; voleurs, St. Nicolas.

Le plus joli c'est Ste. Barbe à invoquer en cas de mort subite !

RETRO.

LA VIE DROLE

QUESTION DE DÉTAILS

Le Président.—Accusé, je vous prévins que le système de mutisme dans lequel vous vous renfermez vous fera beaucoup de tort.

L'Accusé.—Heu !

Le Président.—Entrez plutôt dans la voie des explications et dites-nous les motifs du meurtre de cette pauvre femme.

L'Accusé.—Vous y tenez beaucoup, monsieur le président ?

Le Président.—J'y tiens... au nom de la justice.

L'Accusé.—Allons-y !... Interrogez-moi.

Le Président.—Vous voilà devenu plus raisonnable ! Dites nous pourquoi vous avez d'abord tué votre concierge et pourquoi vous l'avez ensuite découpée en vingt-huit morceaux.

L'Accusé.—Parce que je ne pouvais pas faire autrement.

Le Président, *un peu étonné*.—Vous ne pouviez pas faire autrement ?

L'Accusé, *cynique*.—Dame ! je ne pouvais pas la couper en morceaux d'abord, et la tuer ensuite.

Le Président.—Accusé, vous jouez sur les mots.

L'Accusé.—Il n'y a guère que là-dessus que je puisse jouer, dans ma position.

Le Président.—Si vous êtes décidé à n'être pas plus sérieux, brisons là.

L'Accusé.—Soit, je vais parler.

Le Président.—Pourquoi avez-vous tué cette malheureuse ? Pas pour la voler, puisque vous êtes riche. Aviez-vous un motif particulier de vengeance ?

L'Accusé.—Aucun

Le Président.—Alors, quoi ?

L'Accusé.—Cette femme détenait un genre de laideur que les plus énergiques efforts ne m'amenèrent jamais à supporter.

Le Président.—On ne tue pas les gens, et surtout on ne les découpe, pas en vingt-huit morceaux, parce qu'ils sont vilains.

L'Accusé.—Aussi, n'est-ce point pour celas seulement que je l'ai tuée et dépecée...

Le Président.—Pour quel autre motif, alors ?

L'Accusé.—Cette concierge était si vilaine que j'en avait perdu le boire, le manger, le dormir et le reste. Partout où je me trouvais et à n'importe quelle heure, je pensais à sa laideur et je m'engoissais intolérablement. J'essayai de voyager. Les plus beaux paysages du monde ne purent me faire oublier—passez-moi le mot—la sale gueule de ma portière...

Le Président.—N'aggravez pas votre position.

L'Accusé.—On me conseilla de tâter de la suggestion. Je me rendis chez l'excellent docteur Vivier...

Le Président.—Un charmant garçon.

L'Accusé, *ironique*.—Charmant ! Ce praticien au moyen de quelques passes magnétiques, me plongea dans l'hypnose la plus intense et me tint à peu près ce langage : "Votre concierge, pour l'œil d'un observateur superficiel, est laide à faire frémir. Mais essayez de la détailler et vous verrez, *vous verrez* qu'elle est charmante." Sous l'empire de cette suggestion, je rentra chez moi.... (*L'accusé se tait, en proie aux pénibles souvenirs.*)

Le Président.—Achevez vos confidences.

L'Accusé, *passant sa main sur son front*.—Je rentra chez moi, je pris un grand couteau de cuisine, je descendis chez la concierge et je fis comme le médecin m'avait dit...

Le Président.—???

L'Accusé.—Je la détaillai !

ALPHONSE ALLAIS

FEUILLETON

R O M E

PAR

EMILE ZOLA

V

Pierre comprit que c'était là le splendide squelette d'un colosse monumental dont la vie se retirait. Il fallait, pour l'emplir, pour l'animer de son âme véritable, toutes les magnificences des pompes religieuses. Il y fallait les quatre-vingt mille fidèles que le vaisseau pouvait contenir, les grandes cérémonies pontificales, l'éclat des fêtes de la Noël et de Pâques, les défilés, les cortèges, déroulant le luxe sacré, dans un décor et une mise en scène de grand opéra. Et il évoqua ce qu'il savait de la magnificence d'hier, la basilique débordant d'une foule idolâtre, le cortège surhumain défilant au milieu des fronts prosternés, la croix et le glaive ouvrant la marche, les cardinaux allant deux à deux comme des dieux de pléiade, vêtus du rochet de dentelle, de la robe et du manteau de moire rouge, dont les caudataires tenaient la queue, puis le pape enfin, en Jupiter tout-puissant, élevé sur un pavois de velours rouge, assis dans un fauteuil de velours rouge et d'or, habillé de velours blanc, avec la chape d'or, l'étoile d'or, la tiare d'or. Les porteurs de la chaise gestatoire étincelaient dans leurs tuniques rouges brodées de soie. Les flabelli agitaient, au-dessus de la tête du pontife unique et souverain, les grands éventails de plume, qu'on balançait autrefois devant les idoles de la Rome antique. Et, autour de la chaise de triomphe, quelle cour éblouissante et glorieuse ! toute la famille pontificale, le flot des prélats assistants, les patriarches, les archevêques, les évêques, drapés et mitrés d'or ! les camériers secrets participants en soie violette, les camériers de cape et d'épée participants, portant le costume de velours noir, avec la fraise et la chaîne d'or ! l'innombrable suite, ecclésiastique et laïque, dont cent pages de la *Gerarchia* n'épuisent pas l'énumération, les protonotaires, les chapelains, les prélats de toutes les classes et de tous les degrés, sans compter la maison militaire, les gendarmes avec le bonnet à poil, les gardes palatins en pantalon bleu et tunique noire, les gardes suisses cuirassés d'argent, rayés de jaune, de noir et de rouge, les gardes-nobles, superbes d'apparat dans leurs hautes bottes, leur culotte de peau blanche, leur tunique rouge brodée d'or, les épaulettes et le casque d'or ! Mais, depuis que Rome était la capitale de l'Italie, les portes ne s'ouvraient plus à deux battants, on les fermait au contraire avec un soin jaloux ; et, les rares fois, où le pape descendait officier encore, se montrer comme l'élu suprême, Dieu incarné sur la terre, la basilique ne se remplissait plus que d'invités, il fallait pour entrer, une carte. Ce n'était plus le peuple, les cinquante mille, les soixante mille chrétiens accourant

s'entassant, au hasard du flot ; c'était un choix, des assistants amis, triés pour des solennités particulières et fermées ; et même, lorsqu'on arrivait à en réunir des milliers, il n'y avait toujours là qu'un public restreint, convié au spectacle d'un concert monstre.

Et Pierre, de plus en plus, à mesure qu'il parcourait ce musée froid et majestueux, parmi l'éclat dur des marbres, était pénétré de cette sensation qu'il se trouvait là dans un temple païen, élevé aux dieux de la lumière et de la pompe. Un grand temple de la Rome antique était certainement pareil, avec les mêmes murs revêtus de marbres polychromes, les mêmes colonnes précieuses, les mêmes voûtes aux caissons dorés. Cette sensation, il devait la ressentir davantage encore en visitant les autres basiliques, qui allaient finir par faire en lui la vérité indiscutable. C'était d'abord l'église chrétienne s'installant, en toute audace et tranquillité, dans le temple païen. San Lorenzo in Miranda qui se logeait comme chez lui dans le temple d'Antonin et Faustine, dont il gardait le portique rare en marbre cipolin et le bel entablement de marbre blanc ; ou bien c'était l'église chrétienne qui repoussait du tronc abattu, de l'édifice antique détruit, le Saint-Clément actuel, par exemple, sous lequel il y a des siècles de croyances contraires stratifiés, un monument très ancien du temps de la république, un autre du temps de l'empire, dans lequel on a reconnu un temple de Mithra enfin une basilique de la primitive foi. C'était ensuite l'église chrétienne, comme à Sainte-Agnès hors les Murs, se bâtissant exactement sur le modèle de la basilique civile des Romains, le tribunal et la Bourse qui accompagnaient tout Forum ; et c'était surtout l'église chrétienne construite avec les matériaux volés aux temples en ruine ; les seize colonnes superbes de cette même Sainte-Agnès, de marbres différents, prises évidemment à plusieurs dieux ; les vingt et une colonnes de Sainte-Marie du Transtévère, de tous les ordres, arrachées d'un temple d'Isis et de Sérapis, dont les chapiteaux ont conservé les figures ; les trente-six colonnes en marbres blanc de Sainte-Marie-Majeure, d'ordre ionique, qui viennent du temple de Junon Lucine ; les vingt-deux colonnes de Sainte-Marie d'Araceli, toute diverses de matière, de dimension et de travail, et dont la légende veut que certaines aient été dérobées par Jupiter lui-même, au temple de Jupiter Capitolin, qui s'élevait à la même place, sur le sommet sacré. Aujourd'hui encore, les temples de la riche époque impériale renaissent dans les basiliques somptueuses à Saint-Jean de Latran et à Saint-Paul hors les Murs. La Basilique de Saint-Jean, la Mère de la Tête de toutes les églises, développant ses cinq nefs, divisées par quatre rangées de colonnes, alignant ses douze statues colossales des Apôtres, comme un double alignement de dieux menant au Maître des dieux, prodiguant les bas-reliefs, les frises, les entablements, n'était-elle pas le palais d'honneur d'une Divinité païenne, dont le royaume opulent était de ce monde ? Et, à Saint-Paul surtout tel qu'on vient de l'achever, dans le resplendissement neuf des marbres, pareils à des miroirs, ne trouverait-on pas la demeure des Immortels de l'Olympe, le temple type, la majestueuse colonnade sous le plafond plat, à caissons dorés, le pavage de marbre, d'une beauté de matière et de travail incomparable, les pilâtres violets à base et à cha-

piteau blancs l'entablement blanc à frise violette, le mélange partout de ces deux couleurs d'une harmonie divinement charnelle, qui faisait songer aux corps souverains des grandes déesses, baignées d'aurore ? Nulle part, pas plus qu'à Saint-Pierre un coin d'ombre, un coin de mystère, ouvrant sur l'invincible. Et, Saint-Pierre restait quand même le monstre pur son droit colosse, encore plus grand que les plus grands, démesuré témoignage de ce que peut la folie de l'énorme, quand l'orgueil humain rêve de loger Dieu, à coups, de millions dépensés, dans la demeure de pierres, trop vaste et trop riche ; où triomphe l'homme en son nom.

C'était donc à ce colosse de gala qu'avait abouti, après des siècles, la ferveur de la foi primitive ! On y retrouverait cette sève du sol de Rome, qui, dans tous les temps, a repoussé en monuments déraisonnables. Il semble que les maîtres absolus qui, successivement, y ont régné, aient apporté avec eux cette passion de la construction cyclopéenne, l'aient puisée, dans la terre natale où ils ont grandi, car ils se la sont transmise sans arrêt, de civilisation en civilisation. C'est une végétation continue de la vanité humaine, le besoin d'inscrire son nom sur un mur, de laisser de soi, après avoir été le maître de la terre, une trace indestructible, la preuve tangible de toute cette gloire d'un jour, l'édifice éternel de bronze et de marbre qui en témoignera jusqu'à la fin des âges. Au fond, il n'y a là que l'esprit de conquête, l'ambition fière de la race, toujours en peine la domination du monde ; et, lorsque tout a croulé, lorsqu'une société nouvelle renaît des ruines, et qu'on peut la croire guérie de l'orgueil, retrempee dans l'humilité, ce n'est encore qu'une erreur, elle a le vieux sang dans les veines, elle cède de nouveau à la folie insolente des ancêtres, en proie à toute la violence de l'hérédité, dès qu'elle est grande et forte. Il n'est pas un pape illustre qui n'ait voulu bâtir, qui n'ait repris la tradition des Césars, éternisant leur règne dans la pierre, se faisant élever des temples à leur mort, pour passer aux rangs des dieux. Le même souci d'immortalité terrestre éclate. C'est à qui lèguera le monument le plus grand, le plus solide, le plus magnifique ; et la maladie est si aiguë que ceux, moins fortunés, qui ne pouvant construire, ont dû se contenter de réparer, se sont plu à transmettre aux générations la mémoire de leurs travaux modestes, en faisant sceller des plaques de marbre, gravées d'inscriptions pompeuses : de là la continuelle rencontre de ces plaques ; pas une muraille consolidée sans qu'un pape l'ait tinbrée de ses armes, pas une ruine rétablie, pas un palais remis en état, pas une fontaine nettoyée, sans que le pape régnant signe l'œuvre de son titre romain de Pontifex Maximus. C'est une hantise, une involontaire débauche la floraison fatale de ce terreau fait de décombres ; depuis plus de deux mille ans. Des monuments sans cesse renaissent de cette poussière de monuments. Et l'on se demande si Rome a jamais été chrétienne, dans cette perversion dont le vieux sol romain a presque tout de suite entaché la doctrine de Jésus, cette volonté de domination, ce désir de la gloire terrestre qui ont fait le triomphe du catholicisme, au

mépris des humbles et des purs, des fraternels et des simples du christianisme primitif.

Alors, tout à coup, Pierre, sous une illumination brusque, vit la vérité éclater et se résumer en lui, au moment où, pour la seconde fois, il faisait le tour de l'immense basilique, en admirant les tombeaux des papes. Ah ! ces tombeaux ! Là-bas, dans la Campagne rase, sous le plein soleil, aux deux bords de la voie Appienne, qui était comme l'entrée triomphale de Rome conduisant l'étranger au Palatin auguste, ceint d'une couronne de palais, se dressaient les gigantesques tombeaux : des puissants et des riches, d'une splendeur d'art, d'une magnificence sans pareille, qui éternisait dans le marbre l'orgueil et la pompe d'une race forte, dominatrice du monde. Puis, près de là, sous la terre, en pleine nuit discrète, au fond de misérables trous de taupe, se cachaient les autres tombeaux, les petits, les pauvres, les souffrants, sans art, ni richesse, dont l'humilité disait qu'un souffle de tendresse et de résignation avait passé, qu'un homme était venu prêcher la fraternité et l'amour, l'abandon des biens de cette vie pour les éternelles joies de la vie future, confiant à la terre nouvelle le bon grain de son Evangile, semant l'humanité rajeunie qui allait le vieux monde. Et voilà que cette semence enfouie dans le sol durant des siècles, voilà que de ces tombeaux si humbles, si inconnus, où les martyrs dormaient leur doux sommeil, en attendant le réveil glorieux, voilà que d'autres tombeaux encore avaient poussé, aussi géants, aussi fastueux que les antiques tombeaux détruits des idolâtres, dressant leurs marbres parmi les splendeurs païennes d'un temple, étalant le même orgueil surhumain, la même passion affolée de domination universelle. A la Renaissance, Rome redevint païenne, le vieux sang impérial remonte, emporte le christianisme, sous la rude attaque qu'il ait eu à subir. Ah ! ces tombeaux des papes, à Saint-Pierre, dans leur insolente glorification, dans leur énormité charnelle et luxueuse, défiant la mort, mettant sur cette terre l'immortalité ! Ce sont des papes de bronze, démesurés, ce sont des figures allégoriques, des anges équivoques, beaux comme des belles filles, des femmes désirables, avec des hanches et des gorges de déesses. Paul III est assis sur un haut piédestal, la Justice et la Prudence sont à demi couchées à ses pieds. Urbain VIII est entre la Prudence et la Religion, Innocent XI entre la Justice et la Charité, Grégoire XIII entre la Religion et la force. A genoux, Alexandre VII, assisté de la Prudence et de la Justice, à devant lui la Charité et la Vérité, et un squelette de dresse, montrant le sablier vide. Clément XIII, agenouillé également, triomphe au-dessus d'un sarcophage, monumental, sur lequel s'appuie la Religion tenant la croix ; tandis que le Génie de la Mort, qui s'accorde à l'angle de droite, a sous lui deux lions énormes, symbole de la toute-puissance. Le bronze disait l'éternité des figures, les marbres blancs éclataient en belles chairs opulentes, les marbres de couleurs s'enroulaient en riches draperies, dressaient les monuments en pleine apothéose, sous la vive lumière dorée des nefs immenses.

Et Pierre passait de l'un à l'autre, continuait de passer au travers de la basilique ensoleillée, superbe

et déserte. Oui, ces tombeaux, d'une impériale ostentation, rejoignaient ceux de la voie Appienne. C'était Rome sûrement, la terre de Rome, cette terre où l'orgueil et la domination poussaient comme l'herbe des champs, qui avait fait de l'humble christianisme primitif le catholicisme victorieux, allié aux puissants et aux riches, machine géante de gouvernement dressée pour la conquête des peuples. Les Papes s'étaient réveillés Césars. Et la lointaine hérédité agissait, le sang d'Auguste avait de nouveau jailli, coulant dans leurs veines, leur brûlant d'ambitions démesurées. Seul, Auguste avait réalisé l'empire du monde, à la fois empereur et grand pontife, maître des corps et des âmes. De là, l'éternel rêve des Papes, désespérés de ne détenir que le spirituel, s'obstinant à ne rien céder du temporel, dans l'espoir séculaire, jamais abandonné, que le rêve, se réalisant encore, fera du Vatican un autre Palatin, d'où ils règneront, en despotes absolus, sur les nations conquises.

Depuis quinze jours déjà, Pierre se trouvait à Rome et l'affaire pour laquelle il y était venu, la défense de son livre, n'avancait point. Il en était encore à son désir brûlant de voir le pape, sans prévoir quand ni comment il le satisferait, au milieu des continuel retards, dans la terreur que monsignor Nani lui avait inspiré d'une démarche imprudente. Et, comprenant que son séjours pouvait s'éterniser, il s'était décidé à aller faire viser son *celebret* au vicariat, il disait sa messe chaque matin à Sainte-Brigitte, place Farnèse, où il avait reçu un bienveillant accueil de l'abbé Pisoni, l'ancien confesseur de Benedetto.

Ce lundi-là, il résolut de descendre de bonne heure à la petite réception intime de donna Serafina, avec l'espoir d'y apprendre des nouvelles et d'y hâter son affaire. Peut-être monsignor Nani serait-il là, peut-être aurait-il la chance de tomber sur quelque cardinal ou sur quelque prélat qui l'aiderait. Vainement, il avait taché d'utiliser don Vigilo, de tirer tout au au moins de lui des renseignements certains. Comme repris de méfiance et de peur, après s'être montré un instant serviable, le secrétaire du cardinal Bocanera l'évitait, se cachait, l'air résolu de ne pas se mêler d'une aventure déçidément louche et dangereuse. D'ailleurs, depuis l'avant-veille, il venait d'être pris d'un accès atroce de fièvre, qui le forçait à garder la chambre.

Et il n'y avait absolument, pour reconforter Pierre, que Victorine Bosquet, l'ancienne bonne montée au rang de gouvernante, la Bauceronne qui conservait son cœur de vieille France, après trente ans de vie dans cette Rome qu'elle ignorait. Elle lui parlait d'Au-neau, comme si elle l'avait quitté la veille. Mais, ce jour-là, elle n'avait point sa vivacité accorte, sa gaieté d'habitude ; et, quand elle sut qu'il descendrait, le soir, voir ces dames, elle hochait la tête.

— Ah ! vous ne les trouverez pas bien contentes. Ma pauvre Benedetto a de gros ennuis. Il paraît que son divorce va très mal.

Toute Rome en causait, c'était une reprise extraordinaire de commérages qui bouleversaient le monde blanc et le monde noir. Aussi Victorine n'avait elle pas à faire de la discrétion inutile, vis-à-vis d'un compatriote. Donc, en réponse au mémoire de l'avocat consistorial Morano qui, s'appuyant sur des témoignages

et des preuves écrites, démontrait que le mariage n'avait pu être consommé, par suite de l'impuissance du mari, monsignor Palma, théologien, choisi dans l'affaire par la congrégation du Concile, comme défenseur du mariage, venait à son tour de déposer un mémoire vraiment terrible. D'abord, il mettait fortement en doute l'état de virginité de la demanderesse, discutant les termes techniques du certificat des deux sages-femmes, exigeant l'examen à fond fait par deux médecins, formalité devant laquelle avait reculé la pudeur de la jeune femme ; et encore citait-il des cas physiologiques, parfaitement établis, où des filles avaient eu commerce avec des hommes, sans paraître le moins du monde déflorées. Il tirait grand parti du récit contenu dans le mémoire du comte Prada, qui, très sincèrement, hésitait à dire si le mariage avait été consommé ou non, tellement la comtesse était débattue ; lui, sur le moment, avait bien cru accomplir l'acte jusqu'au bout, dans les conditions normales ; mais, depuis, en y réfléchissant, il n'osait être affirmatif, il admettait que, cédant à la violence de son désir, il avait pu s'illusionner sur une possession incomplète. Et monsignor Palma triomphait de ce doute, l'aggravait par tous les raisonnements subtils que comportait la délicate matière, en arrivait à retourner contre l'épouse violentée la déposition de la femme de chambre, citée par elle, qui avait entendu le bruit de la lutte et qui affirmait que monsieur et madame, à la suite de cette première nuit, avaient toujours fait lit à part. Ensuite, d'ailleurs, l'argument décisif du mémoire était que, si même la demanderesse faisait la preuve complète de sa virginité, il n'en demeurerait pas moins certain que son refus seul avait empêché la consommation du mariage, la condition première de l'acte étant l'obéissance de la femme. Et, enfin, sur un quatrième mémoire, celui du rapporteur, où celui-ci résumait et discutait les trois autres, la congrégation avait voté, accordant l'annulation du mariage, mais à une voix de majorité seulement, solution si précaire, que sans attendre, selon son droit, monsignor Palma s'était empressé de demander un supplément d'informations, ce qui remettait en question toute la procédure rendait de nouveau un vote nécessaire.

— Ah ! ma pauvre contessina ! s'écria Victorine, elle en mourra de chagrin, car la chère fille brûle à petit feu, sous son air si calme. . . . Il paraît que ce monsignor Palma est le maître de la situation, qu'il peut faire durer l'affaire autant qu'il en aura envie. Avec ça, on déjà dépensé tant d'argent, et il va falloir en dépenser encore. . . . L'abbé Pisoni, que vous connaissez maintenant, a eu une belle idée, le jour où il a voulu ce mariage et ce n'est pas pour chagriner ma bonne maîtresse, la comtesse Ernesta, qui était une sainte, mais elle a sûrement fait le malheur de sa fille, quand elle l'a donné au comte Prada.

Elle s'interrompt. Puis, emportée par l'esprit de justice qui était en elle :

— Il a d'ailleurs raison de ne pas être content, le comte Prada. On se moque par trop de lui. . . . Et, vous savez, ça ne m'empêche pas de dire que ma Benedetto est bien sotté d'y mettre tant de formalités. Si ça dépendait de moi, elle l'aurait, son Dario, ce soir, dans sa chambre, puisqu'elle l'aime si fort, puisqu'ils s'aiment tous les deux et qu'ils se veulent depuis si

longtemps... Ah ! ma foi, oui ! sans maire et sans curé, pour le plaisir d'être jeunes, d'être beaux et d'avoir du bonheur ensemble... Le bonheur, mon Dieu ! c'est si rare !

Et, en voyant que Pierre la regardait, surprise, elle se mit à rire de son air de belle santé, avec le tranquille équilibre du menu peuple de France qui ne croit plus guère qu'à la vie heureuse, menée honnêtement

Puis, d'une façon plus discrète, elle se désola d'un autre ennui qui assombrissait la maison, un contre-coup encore de cette malheureuse affaire du divorce. Il y avait brouille entre donna Serafina et l'avocat Morano, très mécontent du demi-échec de son mémoire devant la congrégation, accusant le père Lorenza, le confesseur de la tante et de la nièce, de les avoir poussés à un procès fâcheux, où il n'y aurait que du scandale pour tout le monde. Et il n'avait plus reparu au palais Boccanera, c'était la rupture d'une vieille liaison de trente années, une véritable stupeur pour tous les salons de Rome, qui désapprouvaient formellement Morano. Donna Serafina était d'autant plus ulcérée, qu'elle le soupçonnait de soulever là une mauvaise querelle et de la quitter pour tout autre cause, un brusque désir inavouable, criminel chez un homme de sa position et de sa piété, la passion qu'une petite bourgeoise jeune, une intrigante, avait allumée en lui.

Lorsque Pierre, le soir, entra dans le salou tendu de brocatelles jaunes, à grandes fleurs Louis XIV, il trouva en effet qu'une mélancolie y régnait, sous la clarté plus sourde des lampes voilées de dentelle. Il n'y avait là d'ailleurs que Benedetta et Celia, assises sur un canapé, causant avec Dario ; tandis que le cardinal Sarno, enfoui au fond d'un fauteuil, écoutait, sans mot dire, le bavardage intarissable de la vieille parente, qui, chaque lundi, amenait la petite princesse. Donna Serafina était seule, à sa place habituelle, au coin droit de la cheminée, avec la secrète rage de voir devant elle le coin gauche vide, ce coin que Morano avait occupé pendant les trente ans de sa fidélité. Et Pierre remarqua le coup d'œil anxieux, puis désespéré, dont elle avait accueilli son entrée, guettant la porte, attendant sans doute encore le volage. Elle se tenait, du reste, très droite et très fière, la taille fine plus serrée que jamais dans son corset, avec sa face dure de vieille fille, aux cheveux de neige, aux sourcils très noirs.

Tout de suite, Pierre, après lui avoir présenté ses hommages, laissa percer sa préoccupation, en demandant s'il n'aurait pas le plaisir de voir monsignor Nani, ce soir-là. Et elle-même ne put s'empêcher de répondre :

— Oh ! monsignor Nani nous abandonne, comme les autres. C'est lorsqu'on a besoin des gens qu'ils disparaissent.

Elle gardait aussi une rancune au prélat de ce qu'il s'était employé au divorce très mollement, après avoir beaucoup promis. Sans doute, comme toujours, sous sa bienveillance extrême, pleine de caresses, il avait quelque autre plan à lui. D'ailleurs, elle regretta vite l'aveu que la colère lui avait arraché ; et elle reprit :

— Il va peut-être venir. Il est si bon il nous aime tant !

Malgré la vivacité de son sang, elle voulait être politique, pour vaincre les chances mauvaises. Son frère, le cardinal, lui avait dit combien l'irritait l'attitude de la congrégation du Concile, car il ne doutait pas que le froid accueil fait à la demande de sa nièce ne vint en parti du désir que certains de ses collègues, les cardinaux, avaient de lui étre désagréables. Lui-même souhaitait le divorce, qui seul semblait devoir assurer la continuation de la race, puisque Dario s'entêtait à ne vouloir épouser que sa cousine. Et c'était un concours de désastres, toute la famille atteinte, lui frappé dans son orgueil, sa sœur partageant cette souffrance et blessée par contre coup au cœur, les deux amoureux désespérés de voir leur espérance reculée une fois encore.

Quand Pierre s'approcha du canapé, où causaient les deux jeunes gens, il entendit bien qu'on ne parlait que de la catastrophe, à demi-voix.

— Pourquoi vous désoler ? disait Celia. En somme l'annulation du mariage a été adoptée, à la majorité d'une voix. Le procès est repris, ce n'est qu'un retard

Mais Benedetta hochait la tête.

— Non, non ! si monsignor Palma s'entête, jamais Sa Sainteté ne donnera son approbation. C'est fini.

— Ah ! si l'on était riche, très riche ! murmura Dario d'un air convaincu, qui ne fit sourire personne.

Puis, tout bas, à sa cousine :

— Il faut absolument que je te parle nous ne pouvons plus vivre de la sorte.

Et elle répondit de même dans un souffle,

— Descends demain soir à cinq heures. Je resterai, je serai seule, ici.

La soirée s'éternisa ensuite. Pierre était infiniment touché de l'air d'accablement où il trouvait Benedetta si calme et si raisonnable d'habitude. Ses yeux profonds, dans son visage pur, d'une délicatesse d'enfance, étaient comme troublés de larmes contenues. Il s'était déjà pris pour elle d'une véritable tendresse, à la voir toujours d'une humeur égale, un peu indolente, cachant sous cette apparence de grande sagesse la passion de son âme de flamme. Elle tâchait pourtant de sourire, en écoutant les jolies confidences de Celia, dont les amours marchaient mieux que les siennes. Et il n'y eut qu'un moment de conversation générale, lorsque la vieille parente, haussant la voix, parla de l'indigne attitude de la presse italienne, à l'égard du Saint-Père. Jamais les rapports ne semblaient avoir été aussi mauvais entre le Vatican et le Quirinal. Le cardinal Sarno, muet d'habitude, annonça que le pape, à l'occasion des fêtes sacrilèges du 20 septembre, célébrant la prise de Rome, lancerait une nouvelle lettre de protestation, à la face de tous les Etats chrétiens, complices du rapt par leur indifférence.

— Allez donc tenter de marier le pape et le roi ! dit donna Serafina d'une voix amère, en faisant allusion au mariage déplorable de sa nièce.

Elle paraissait hors d'elle, il était trop tard maintenant, et l'on attendait plus monsignor Nani, ni personne. Pourtant, à un bruit inespéré de pas, ses yeux se rallumèrent ; elle regarda ardemment la porte, eût la dernière déception de voir entrer Narcisse Habert

qui vint s'excuser près d'elle de sa visite tardive. Son oncle par alliance, le cardinal Sarno, l'avait introduit dans ce salon si fermé, et il y était bien accueilli, à cause de ses idées religieuses, que l'on disait intransigeantes. Ce soir-là, d'ailleurs, il n'y était accouru, malgré l'heure avancée, que pour Pierre, qu'il prit tout de suite à l'écart.

— J'étais certain de vous trouver, j'ai pu revoir tout à l'heure mon cousin, monsignor Gamba del Zoppo, et j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. . . . Il nous recevra demain matin, vers onze heures, à son appartement du Vatican.

Puis, baissant encor encore la voix :

— Je crois qu'il tâchera de vous introduire auprès du Saint-Père. . . . Enfin l'audience me paraît certaine.

Pierre eut une grosse joie de cette certitude, qui lui arrivait dans la tristesse de ce salon, où, depuis près de deux heures, il se chagrînait et tombait à la désespérance. Enfin, il aurait donc une solution ! Nareisse, après avoir serré la main de Dario, salua Benedetta et Célia, puis s'approcha de son oncle le cardinal, qui, débarrassé de la vieille parente, se décida à parler. Mais il ne causait guère que de sa santé, du temps qu'il faisait, des anecdotes insignifiantes qu'on lui acontées, sans jamais un mot sur les mille affaires compliquées et terribles qu'il brassait à la Propagande. C'était, en dehors de son cabinet de vieux bureaucrate, comme un bain d'effacement et de médiocrité, où il se reposait du souci de gouverner la terre. Et tout le monde se leva, on prit congé.

— N'oubliez pas, répéta Narcisse à Pierre ; demain matin, à dix heures, vous me trouverez à la chapelle Sixtine. Et, en attendant l'heure de notre rendez-vous je vous montrerai les Botticelli.

Le lendemain, dès neuf heures et demie, Pierre, venu à pied, était sur la vaste place ; et, avant de se diriger à sa droite, vers la porte de bronze, dans l'angle de la colonnade, il leva les yeux, il s'arrêta quelques minutes pour regarder le Vatican. Rien ne lui parut moins monumental que cet entassement de constructions, grandies à l'ombre du dôme de Saint-Pierre, sans ordre architectural aucun, sans régularité quelconque. Les toitures se superposaient, les façades s'étendaient, larges plates, aux hasard des ailes surélevées ou ajoutées. Seuls, les trois côtés de la cour Saint-Damase, symétriques, apparaissaient au-dessus de la colonnade, avec les grands vitrages des anciennes loges, fermées aujourd'hui, qui les faisait ressembler à trois corps de serre immenses, étincelants au soleil dans le ton de la pierre. Et c'était là le plus beau palais du monde, le plus vaste aux onze mille salles, celui qui contenait les plus admirables chefs-d'œuvres du génie humain ! Mais, dans sa désillusion Pierre ne s'intéressa qu'à la haute façade de droite, qui donne sur la place où il savait que s'ouvraient les fenêtres de l'appartement particulier du pape, au second étage. Il contempla longuement ces fenêtres, on lui avait dit que la cinquième, à droite, était celle de la chambre à coucher, où l'on voyait toujours brûler une lampe, très tard dans la nuit.

Qu'y avait-il derrière cette porte de bronze, qu'il apercevait là, devant lui, et qui était le seuil sacré, la communication entre tous les royaumes de la terre et

le royaume de Dieu, dont l'auguste représentant s'était enfermé dans ces hautes murailles muettes ! Il l'examinait de loin, avec ses panneaux de métal, garnis de gros clous à tête carrée, et il se demandait ce qu'elle dé fendait, ce qu'elle cachait, ce qu'elle murait de son air dur d'antique porte de forteresse. Quel monde allait-il trouver derrière, quel trésor de charité humaine conservé jalousement dans l'ombre, quelle résurrection d'espoir pour les peuples nouveaux, avides de fraternité et de justice ! Il se plaisait à ce rêve, le pasteur unique et sacré veillant au fond de ce palais clos, préparant le règne définitif de Jésus, pendant que s'éroulaient les vieilles civilisations pourries, et à la veille enfin de proclamer ce règne, en faisant de nos démocraties la grande communauté éhrétien ne, que le Sauveur avait promise. C'était l'avenir qui s'élaborait derrière la porte de bronze, et l'avenir sans doute qui en sortirait.

Mais Pierre, brusquement, eut la surprise de se trouver en face de monsignor Nani qui, justement, quittait le Vatican pour rogagner à pied, à deux pas, le palais du Saint office, où il logeait comme assesseur.

— Ah ! monsieur, je suis heureux. Mon ami, monsieur Habert, va me présenter à son cousin, monsignor Gamba del Zoppo, et je crois bien que je vais obtenir l'audience tant désirée.

De son air aimable et fin, monsignor Nani souriait.

— Oui, oui, je sais.

Il se reprit.

— J'en suis heureux autant que vous, mon cher fils. Seulement, soyez prudent.

Puis, craignant que son aveu n'eût fait comprendre au jeune prêtre qu'il sortait de voir monsignor Camba del Zoppo, le prélat le plus facile à terrifier de toute la discrète famille pontificale, il conta qu'il courait depuis le matin pour deux dames françaises, qui elles aussi, se mouraient du désir de voir le pape ; et il avait grand peur de ne pas réussir.

— Je vous avouerai, monseigneur, déclara Pierre, que je commençais à me décourager. Oui il est temps que j'aie un peu de reconfort, car mon séjour ici n'est pas fait pour m'assainir l'âme.

Il continua, il laissa percer combien Rome achevait de briser en lui la foi. De telles journées, celle qu'il avait passée au Palatin et à la voie Appienne, puis celle qu'il avait vécue aux catacombes et à Saint-Pierre, n'étaient bonnes qu'à le troubler, qu'à gâter son rêve d'un christianisme rajeuni et triomphant. Il en sortait en proie au doute envahi d'une lassitude commençante, ayant perdu son enthousiasme toujours prêt à la révolte.

Sans cesser de sourire, monsignor Nani l'écoutait, approuvait de petits signes de tête. Evidemment, c'était bien cela, les choses devaient se passer ainsi. Il semblait l'avoir prévu et en être satisfait.

— Enfin, mon cher fils, tout va pour le mieux, du moment que vous êtes certain de voir Sa Sainteté.

— C'est vrai, monseigneur, j'ai mis mon unique espoir dans le très juste et très clairvoyant Léon XIII. Lui seul peut me juger, puisque, dans mon livre, lui seul reconnaîtra sa pensée, que, très fidèlement, je crois avoir traduite. . . Ah ! s'il le veut, au nom de Jésus,

par la démocratie et par la science, sauvera le vieux monde !

Son enthousiasme le reprenait, Nani, de plus en plus affable, avec ses yeux aigus et ses lèvres minces approuva de nouveau.

—Parfaitement, c'est cela, mon cher fils. Vous causez vous verrez.

Puis, comme tous deux, levant la tête, regardaient la façade du Vatican, il poussa l'amabilité jusqu'à tromper. Non, la fenêtre où l'on voyait la lumière chaque soir, n'était pas celle de la chambre à coucher du pape. C'était celle d'un palier de l'escalier, que des becs de gaz éclairaient toute la nuit. La chambre du pape se trouvait à deux fenêtres de là. Et ils retombèrent dans le silence, ils continuèrent à regarder la façade, très graves l'un et l'autre.

—Eh bien ! au revoir, mon cher fils. Vous me raconterez l'entrevue, n'est-ce pas ?

Dès que Pierre fut seul, il franchit la porte de bronze, le cœur battant à grands coups, comme s'il fût entré dans le lieu sacré et redoutable où s'élabore le bonheur futur. Un poste veillait là, un garde suisse marchait à pas lents, drapé en un manteau gris bleu qui laissait dépasser seulement la culotte bariolée de noir, de jaune et de rouge ; et il semblait que ce manteau discret fût jeté ainsi sur un déguisement, pour en dissimuler l'étrangeté devenue gênante. Puis, tout de suite, à droite, s'ouvrait le grand escalier couvert qui monte à la cour Saint-Damase. Mais, pour aller d'abord à la chapelle Sixtine, il fallait suivre la longue galerie, entre une double rangée de colonnes, et prendre l'escalier Royal. Et Pierre dans ce monde géant, où toutes les dimensions s'exagéraient, d'une écrasante majesté, soufflait un peu, en gravissant les marches.

Quand il entra dans la chapelle Sixtine, il éprouva d'abord une surprise. Elle lui parut petite, une sorte de salle rectangulaire, très haute, avec sa fine cloison de marbre qui la coupe aux deux tiers, la partie où se tiennent les invités les jours de grandes cérémonies, et le chœur où s'assoient les cardinaux sur de simples bancs de chêne, tandis que les prélats restent debout, en arrière. Le trône pontifical, sur une estrade basse, est à droite de l'autel, d'une richesse sobre. A gauche, dans la muraille, s'ouvre l'étroite loge, à balcon de marbre, réservée aux chanteurs. Et il faut lever la tête, il faut que les regards montent de l'immense fresque du Jugement dernier, qui occupe la paroi entière du fond, aux peintures de la voûte, qui descendent jusqu'à la corniche, entre les douze fenêtres claires, six de chaque côté, pour que, brusquement tout s'élargisse, tout s'écarte et s'en vole en plein infini.

Il n'y avait heureusement là que trois ou quatre touristes, peu bruyants. Et Pierre apeçut tout de suite Narcisse Habert, sur un des bancs des cardinaux au-dessus de la marche où s'assoient les caudataires. Le jeune homme, immobile, la tête un peu renvervée, semblait comme en extase. Mais ce n'était pas l'œuvre de Michel-Ange qu'il regardait. Il ne quittait pas des yeux, en dessous de la corniche, une des fresques antérieures. Et lorsqu'il eut reconnu le prêtre, il se contenta de murmurer, les regards noyés :

—Oh ! mon ami, voyez donc le Boticelli !

Puis, il retomba dans son ravissement.

Pierre, dans un grand coup en plein cerveau et en plein cœur, venait d'être pris tout entier par le génie surhumain de Michel-Ange. Le reste disparut ; il n'y a eut plus, là-haut, comme en un ciel illimité, que cette extraordinaire création d'art. L'inattendu d'abord, ce qui le stupéfiait, c'était que le peintre avait accepté d'être l'unique artisan de l'œuvre. Ni marbriers, ni bronziers, ni doreurs, pas d'autres corps d'état. Le peintre avec son pinceau, avait suffi pour les pilastres, les colonnes, les corniches de marbre, pour les statues et les ornements de bronze, pour les fleurons et les rosaces d'or, pour toute cette décoration d'une richesse inouïe qui encadrait les fresques. Et il se l'imaginait, le jour où on lui avait livré la voûte nue, rien que le plâtre, rien que la muraille plate et blanche, des centaines de mètres carrés à couvrir. Et il le voyait devant cette page immense, ne voulant pas d'aide, chassant les curieux, s'enfermant tout seul avec sa besogne géante, jalousement, violemment, passant quatre années et demie solitaire et farouche, dans son enfantement quotidien de colosse. Ah ! cette œuvre énorme, faite pour emplir une vie, cette œuvre qu'il avait dû commencer dans une tranquille confiance en sa volonté et en sa force, tout un monde tiré de son cerveau et jeté là, d'une poussée continue de la virilité créatrice, en plein épanouissement de la toute-puissance !

Ensuite, ce fut chez Pierre un saisissement, lorsqu'il passa à l'examen de cette humanité agrandie de visionnaire, débordant en des pages de synthèse démesurée, de symbolisme cyclopéen. Et telles que des floraisons naturelles, toutes les beautés resplendissaient, la grâce et la noblesse royales, la paix et la domination souveraines. Et la science parfaite, les plus violents raccourcis osés dans la certitude de la réussite, la perpétuelle victoire technique sur les difficultés que les plans courbes présentaient. Et surtout une ingénuité de moyens incroyable, la matière réduite presque à rien, quelques couleurs employées largement, sans aucune recherche d'adresse ni d'éclat. Et cela suffisait, et le sang grondait avec emportement, les muscles saillaient sous la peau, les figures s'animaient et sortaient du cadre, d'un élan si énergique, qu'une flamme semblait passer par là-haut donnant à ce peuple une vie surhumaine, immortelle. La vie, c'était la vie qui éclatait, qui triomphait, une vie énorme et puissante, un miracle de vie réalisé par une main unique, qui apportait le don suprême, la simplifiée dans la force.

EMILE ZOLA

(A suivre)

PAR EXCELLENCE

Appliquez au mal son remède, au rhume, à la toux, à la grippe, à la bronchite, le spécifique par excellence, le BAUME RHUMAL. 25c. la bouteille. En vente partout.

VIENT DE PARAITRE EN LIBRAIRIE

ROME

PAR EMILE ZOLA

Un Fort Volume de 750 Pages.

PRIX \$1.10 Franco par la Poste

ŒUVRES NOUVELLES

CORPS ET AME.....DE CHASSÉRIAN
 CŒUR MEURTRI.....ANDRÉ THEURIET
 CÉPHISE.....HENRI GRÉVILLE
 IDYLLE TRAGIQUE.....PAUL BOURGET
 TERRE D'ESPAGNE.....RENÉ BAZIN
 LE DISCIPLE.....PAUL BOURGET
 LA GALILÉE.....PIERRE LOTI
 CHEMIN FAISANT.....MADAME BARATIN
 INUTILES RICHESSES.....GEORGES OHNET
 APHRODITE.....PIERRE LOUYS

ŒUVRES DE CLARETIE, FÉVAL, GABORIAU.

S'ADRESSER A 

A. Filiatreault,

BOITE 2184, MONTREAL.

"LE SUN"

Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président. ||
Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président. ||

..... || T. B. MACAULAY, Secrétaire.
IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1894 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

O. Leger,

GERANT DU DÉPARTEMENT FRANÇAIS

POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTRÉAL.

Papier de Toilette...

En rouleaux et en paquets de 5c à 10c.

- "HOUSEHOLD" 400 feuilles brochés, 5c. le paquet.
- "PILGRIM" 600 feuilles brochées, 10c. le paquet, \$1 la doz.
- "REGINA" 1000 feuilles brochées, 15c. le paquet, \$1.50 la doz.
- "CRESCENT" Rouleaux Hygiéniques perforés, 10c. le rouleau, \$1.00 la douzaine.

CES MARQUES SONT LES MEILLEURES MAIS NOUS EN AVONS DE
... TOUTES SORTES. ...

DEMANDEZ DES ECHANTILLONS

MORTON, PHILLIPS & CIE,

Montreal

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE
CONTRE LE FEU
ET SUR LA VIE

Capital.....	\$15,000,000
Fonds Investis.....	53,053,710
Fonds Investis en Canada....	5,200,000
Revenu Annuel.....	12,50,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.,

Directeurs Ordinaires. — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montreal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Épargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés.

Bureau Principal en Canada :

78 St.-François-Xavier, Montréal.

Téléphone Bel. No. 310.

GUSTAVE FAUTEUX,

AGENT POUR MONTRÉAL.
ET LES ENVIRONS

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie
Commerciale, (limitée), et publié par Aris-
tide Filiatreault au No. 80 rue St-Gabriel,
Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS
AVOCATS

Chambres 613 et 614, Bâtisse de la New
York Life, 11 Place d'Armes, Montréal

Téléphone 1521

S. S. Burroughs

W. Herbert Burroughs

Arthur GLOBENSKY,
AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME

J. A. DROUIN,
AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
d'Armes, Chambres 315 et 316
Téléphone 2243

MAPLE CARD & PAPER CO.,



Marchands de
Papier en Gros.

14 STE-THERÈSE,

12 VAUDREUIL,

TEL. 2267.

MONTRÉAL

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

Spécialité de 1615 rue Notre-Dame
Publications Artis-
tiques et Littéraires.
Achat et vente de
Livres d'occasion...
MONTRÉAL

Scientific American
Agency for



PATENTS

CAVEATS,
TRADE MARKS,
DESIGN PATENTS,
COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to
MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
Oldest bureau for securing patents in America.
Every patent taken out by us is brought before
the public by a notice given free of charge in the
Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the
world. Splendidly illustrated. No intelligent
man should be without it. Weekly, \$3.00 a
year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO.,
Publishers, 361 Broadway, New York City.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Glarinette et de Solfege
221—RUE CRAIG—221

POUR RELIER LES FASCICULES
"NAPOLEON"

Nous avons fait faire une étampe toute spéciale; ceux
qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules seraient
bien de venir voir un échantillon de notre reliure à nos
bureaux, ou demander notre agent qui ira le leur
montrer.

JOHN LOVELL & SON,
25 Rue St. Nicolas.

AVIS AU PUBLIC



Les abonnés du **RÉVEIL** sont priés de faire une propagande active en faveur du journal. Depuis l'augmentation du format, nous avons déjà reçu un grand nombre de nouveaux abonnés, et nous espérons que la hausse va continuer à se faire sentir.

Veillez nous adresser les noms de vos amis qui désireraient s'abonner.

Adressez vos lettres au directeur du **RÉVEIL**,

Boîte 2184, MONTREAL